

Articles du 25 juin 2009 :

« Monumental Morante »

Au tendido 5, Le gros Nicolas à la voix volcanique, a annoncé la couleur : « J'aime Morante, bronca inclus. Les broncas de Morante sont ravissantes ». Son voisin accompagnait le paso doble en faisant, et les castagnettes avec ses gros doigts boudinés, et l'admiration de ses voisins. Les arènes étaient à moitié vides, des touristes bronzaient torse nu dans les gradins haut du soleil. Morante de la Puebla, costume rouge cerise à parements noir, s'est débarrassé rapidement d'un premier toro de Juan Pedro Domecq sans beaucoup de qualité. Il s'était collé à lui du côté gauche et lui avait arraché la muleta. Morante a juste abandonné à l'admiration des morantistes cinq derechazos étincelants, qui ont fait gronder le volcan du 5. Puis, il a coupé court. Nicolas a soupiré : « Il a pas envie ». Son gros soupir a dévalé dix rangs de gradins. La jeune fille qui contrôlait les billets s'en foutait. Elle regardait ses sms sur son portable. Après, tout a basculé. Premier miracle : les toros de Juan Pedro Domecq ont du jeu, montrent, certains, un fond de bravoure à la pique, tiennent le coup et, à l'exception du sixième, un gros novillo, sont assez correctement foutus.

El Juli ouvre le feu avec une faena précise, ajustée à la condition du toro, conduite de la droite et de la gauche sur un minimum de terrain et en courant la main. Son final : des statuaires impeccables sans bouger un cil. 1 oreille. 1 oreille ensuite à Manzanares pour une lumineuse tauromachie de la main droite. Elle a éclairé un toro obscur qui donnait des coups de tête. Problème qu'il a réglé en lui laissant la muleta sous les yeux dans de splendides passes en rond cousues les unes aux autres. A gauche, rien. Ensuite, Paliducho est sorti et Morante a électrisé la Monumental, à la cape d'abord et en particulier dans un quite par veronicas données pieds joints. Elles ont fait rugir le volcan Nicolas : « Il est incompréhensible que tout le monde ne soit pas morantiste ! ». Il prêchait à des convaincus et la faena bouleversante de Morante a fait lever les aficionados de leur siège en plastique bleu. Assis sur le rebord inférieur de la barrière, il l'a entreprise au toril, a gagné du terrain sur le toro avec des passes hautes données un genou en terre, a enlevé ses chaussons de torero, a déchainé le dieu de la tauromachie qui le traverse pour mieux pulvériser les aficionados. Sa tauromachie ? Lente, passionnelle, bellissima, débridée, sincère, spontanée, templée, jamais préfabriquée. Tauromachie de pieds enfoncés dans le sable, de cœur et de corps offert à un toro collé aux planches et pour vaincre sa réticence. Un combat fusionnel et toujours « al compas » où il semblait se vider pour remplir la Monumental d'émotions déchirantes. Un autre spectateur : « Il torée comme on chante por seguiryias ». Le volcan crachait sa lave de « olés » et de proclamations bien senties : « Est-ce qu'il y a une raison pour que je me taise ? ». Non monsieur. Aucune. Estocade « a recibir ». 2 oreilles, la queue aurait pu tomber si le toro était mort plus vite. Vuelta incandescente. La casquette rouge à la main, les portiers viennent le saluer. Le volcan ? En gloire, radieux et l'homme aux doigts castagnettes, clac-clac, clac-clac.

Rivaliser avec ça ? Peine perdue. El Juli va, surtout par une estocade époustouflante, couper une autre oreille à un toro qui avait du rythme mais qu'il a torée sans trop se centrer, en l'envoyant un peu trop vers l'extérieur. Enfin, Manzanares recevra lui aussi une oreille pour sa bonne volonté, ses beaux gestes, son estocade franche et pour qu'il ne parte pas seul à pied. Sortie triomphale « a hombros » des trois toreros, le nom de Morante sur toutes les lèvres et réapparition d'un serpent de mer : un mano a mano Tomas / Morante ici en septembre ?

Jacques Durand

« Il était une fois un torero chanteur »

Le 5 mai, à Chacala au Mexique, Manuel Capetillo, le « torero tridimensionnel » est entré dans la quatrième, de dimension. Problème respiratoire. Il avait 83 ans. A son enterrement, sa famille, ses amis, les toreros mexicains lui ont crié « torero, torero » et ont agité des mouchoirs blancs. Il a rejoint cette éternité hyperbolique que les critiques taurins mexicains encensaient dans les passes « éternelles » de ce « meilleur muletero du monde » selon le critique Alfonso de Icaza. Capetillo, « Capeto », issu d'une famille aisée de fabricants de tequila et neveu d'un picador, créateur de la capetillana, un remate de la main droite, a dominé la tauromachie mexicaine des années 50 et 60. Comme novillero, il faisait partie avec Rafael Rodriguez « le volcan d'Aguascalientes », Jésus Cordoba et Paco Ortiz des « Trois Mousquetaires », fameux à la fin des années 40. Il s'était fait remarquer en 1947 à Guadalajara. Il était juste remplaçant, portait un habit prêté par un subalterne. Il avait pu faire un quite à la cape. On l'avait sorti en triomphe. Sa spécialité ? Les passes de muleta longues et enchaînées à une époque où les toreros mexicains avaient tendance à les raccourcir en se mettant entre les cornes des toros. Son truc ? Il l'a lui-même expliqué : « l'école de Ronda spécifie que toréer, c'est charger la suerte en mettant en avant la jambe contraire (à la charge du toro ndr). Moi, je torée en déchargeant la suerte en mettant en avant la jambe qui cite et en reculant la jambe contraire. Citer ainsi, permet d'allonger la passe de muleta, d'amoindrir et de ralentir l'élan du toro en incurvant la passe. » On remarquera que cette technique, contestée par des aficionados, est largement répandue aujourd'hui parmi les toreros espagnols du post-ovejismo. Guerra la pratiquait déjà à la fin du XIXe. Capetillo, que, le 23 mars 1959, le toro Camisero a failli tuer à Mexico d'un coup de corne dans le poumon, est peut-être ainsi un des inspireurs de la tauromachie contemporaine la moins excitante. Reste son chez d'œuvre : sa faena au toro Tabachin le 17 février 1963 à Mexico. 12 minutes d'ovation. Paco Camino qui toréait avec lui en sautait d'enthousiasme et Diego Puerta, également présent, déclarera que désormais « Il était et serait capetilliste toute sa vie ». A San Sébastian un jour, Ordonez, qui devait partir pendant la corrida, le fera passer avant lui juste pour le voir toréer.

Il fera sa dernière course à Zacatecas, en 1981 avec ses fils Guillermo et Manolito. Eduardo, son troisième fils est chanteur et acteur. Comme lui. Capetillo, a joué, chanté, gratté de la guitare dans plus de cinquante films populaires genre « Le revolver sanglant », « Duels de pistoleros », « Ma guitare et mon cheval ». Dans ces comédies musicales et rurales il incarnait le cow boy justicier charro toujours prêt à en pousser une sous son grand chapeau cousu de fils d'or. Il redressait les torts et foutait des torgnoles aux salopards pleins de tequila dans des réalisations farcies de cactus et de bons sentiments. Dans l'une, il chantait : « torero, valiente, déplie ta cape sans peur, sans peur de la mort, la Vierge te protège. » Ce qu'elle a fait. Jusqu'au 5 mai dernier.

Jacques Durand